

Présentation Ode à la lecture

Marty Laforest

Numéro 42, décembre 1990, janvier-février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19866ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Laforest, M. (1990). Présentation : ode à la lecture. *Nuit blanche*, (42), 2-2.

ODE À LA LECTURE

Depuis quelques semaines, je n'ai pas le temps de lire. De lire par plaisir — plaisir ô combien vital. Bien sûr le temps, ça se vole quand il s'agit de choses qui nous tiennent à cœur. Disons que depuis quelques semaines, pour cause de thèse à finir, tout ce que je suis arrivée à grappiller sur mon emploi du temps et ma réserve d'énergie se résume à quelques minutes au lit avant d'éteindre ma lampe de chevet. C'est pas exactement ce que j'appelle avoir le temps de lire. Pour moi, lire, c'est plonger avec délices dans un roman touffu et n'en émerger qu'au mot *fin*, c'est être happée dans un autre univers, transportée hors du temps.

Depuis l'apprentissage euphorique de la lecture, rares furent ces périodes de disette fictionnelle dans ma vie. Je ne survivrais pas à leur durée: la fiction seule permet ces échappées de la réalité qui sont autant de plongées au cœur du réel. C'est l'oxygène de la pensée, la respiration de l'émotion. Envers et contre tous les désenchantements, j'affirme que la littérature change bel et bien la vie; en nommant notre expérience la plus banale, elle l'ordonne et lui donne sens.

Je suis donc en manque, en apnée, livrée sans les livres à la platitude d'un quotidien dont je ne peux que difficilement m'extraire. Je ne tiendrai pas le coup longtemps... Tel est le sort des drogués de l'imprimé. De ceux qui ne peuvent s'empêcher de lire les six côtés des boîtes de céréales posées le matin sur la table, de ceux qui changent de clinique si leur dentiste a la mauvaise habitude de ne pas leur laisser un peu de temps dans la salle d'attente pour faire le tour de dépliants qui garnissent les murs, de ceux qui, absorbés par un magazine (*Nuit blanche*?), horripilent le coiffeur obligé de leur répéter douze fois de garder la tête droite et de les supplier d'enlever leurs lunettes. Parce que le geste même de lire, ne serait-ce que la posologie sur un flacon d'aspirine, est en soi jouissif. ■

Marty Laforest